

## Chapitre XIII

Le lendemain, la ville était recouverte d'une neige épaisse, encore propre, mais pour quelques heures seulement. Après, elle se transformait généralement en purée goudronneuse et collante. La tempête n'avait laissé qu'un profond désarroi dans le quartier. Les gens portaient leur accoutrement de catastrophe naturelle: plusieurs couches d'habits, des capuchons sur la tête, des mitaines, des cache-nez, du lithium dans leur poche intérieure, de l'argent pour le taxi. Ils s'évertuaient à dégivrer les portières des voitures, à pelleter les entrées de maison, les sorties de secours, mais pour aller où? La question méritait d'être posée. Les paysages étaient désolants, mais les gens se contentent de si peu dans la vie. Ils marchaient avec des bottes à crampons, continuaient à vivre avec résignation, c'était un spectacle attristant. Certains, comme mon imbécile de mère, avaient volontairement choisi cette petite vie minable. Je me rendis à l'école en pensant à ce constat; heureusement, j'avais les pieds mouillés, presque gelés, et je souffrais beaucoup trop pour me laisser envahir par l'affliction.

J'avais l'adresse de mon père dans ma poche. Je n'étais ni heureux ni malheureux, j'avais juste les pieds encore trempés. Même une fois à l'école, il me fallut plusieurs minutes pour ne plus ressentir le froid à l'intérieur de mes baskets. Je voulais prendre la journée pour penser à l'usage que je ferais des informations recueillies la veille. Je voyais dans les corridors de l'école un peu moins d'élèves que d'ordinaire, c'était plus clairsemé, bien qu'un flot d'étudiants arrivaient

avec régularité. J'entrai rapidement dans la classe, j'étais un des premiers, je pourrais ainsi plus facilement réfléchir, même si je ressentais le besoin d'appuyer ma tête sur la table pour dormir encore un peu. Très vite, la classe se remplit, les retardataires étaient accueillis avec clémence, le plancher était parsemé de petites flaques de neige fondue.

Concernant l'adresse de mon père, j'avais plusieurs idées qui me venaient en tête. L'une d'elles était tout simplement de ne rien faire, de ne prendre aucun risque, de continuer ma vie, peut-être même de remplacer mes baskets par des bottes d'hiver pour m'intégrer à cet enfer. Je pourrais ainsi grandir avec un sentiment de culpabilité perpétuel que je refoulerais en consommant beaucoup d'alcool, en vivant mon adolescence dans une relative débauche sexuelle avec des filles un peu paumées, sans doute de petites vicieuses perturbées qui auraient connu l'inceste ou qui se seraient fait violer à quatorze ans par un maniaque. Puis, finalement, je deviendrais comptable agréé comme l'avait toujours souhaité ma mère, un véritable petit con qui porte une barbichette pour impressionner sa secrétaire. Ma mère s'en vanterait à sa famille et pourrait faire de petites magouilles que je maquillerais, je n'aurais aucun problème de conscience, car j'aurais toujours une petite bouteille de whisky planquée dans ma boîte à gants. Avec le temps, je prendrais des kilos, j'irais régulièrement voir mon médecin pour vérifier mon niveau de cholestérol, j'angoisserais à l'idée de mourir pauvre et abandonné, alors je me marierais avec la première fille qui s'entendrait avec ma mère, au moins sur le plan intellectuel pour me faciliter la tâche; je ne lui ferais pas plus de deux enfants, et peut-être un troisième si j'avais la malchance d'avoir d'abord deux filles. Enfin, je divorcerais au bout de cinq ou six ans, après une perte de libido irréversible, causée par l'apparition de ses premières

rides. Je serais profondément malheureux, je m'achèterais des magazines pornos et des magazines de décoration intérieure, que je mettrais tour à tour en évidence selon que j'inviterais à la maison un vieux copain ou une vieille divorcée qui arriverait à me faire bander après une bonne bouteille de vin et une longue fellation. Puis, à l'apparition prématurée de mes premiers cheveux blancs, je me déciderais à revoir mon père avant que ce soit trop tard, et ce serait sûrement trop tard, mon père fumait trois paquets de cigarettes par jour, il serait sans doute mort et je l'envierais, le vieux salaud.

A bien y réfléchir, je préférerais envisager une autre idée, quelque chose de moins radical. Je sentais que je détenais enfin la clé de mon avenir. Le problème, c'est qu'aucune décision n'est garante du destin.

Un autre point me titillait: si j'envoyais sans attendre une lettre à mon père, je risquais de créer une onde de choc sérieuse pouvant mener à de profondes crises d'hystérie chez ma mère. Je ne voulais absolument pas devoir garder les fenêtres fermées au printemps; j'avais presque déjà oublié que le vent n'était pas le pire ennemi des oreilles. De plus, huit mois me séparaient encore de ma bar-mitsva et si je faisais parvenir le faire-part à mon père immédiatement, la tenue de l'événement pourrait être compromise. Je ne voulais surtout pas envisager d'apprendre un nouveau passage de la Thora pour ma bar-mitsva, car après plusieurs mois d'étude, je connaissais à peine le premier paragraphe. Je devais pourtant donner un signe de vie à mon père pour me prouver ma relative affirmation, et donner du même coup une impulsion nouvelle à mon destin. Je décidai donc d'attendre quelques mois avant de poster le faire-part de ma bar-mitsva à mon père. Dans un premier temps, je lui écrirais une lettre sans adresse de l'expéditeur,

lui donnant quelques nouvelles pour renouer le contact et peut-être aussi pour le rassurer ou pour lui permettre de réserver à meilleur prix un billet d'avion. Cette idée comportait plusieurs avantages: mon père allait avoir connaissance du pays d'origine de ma lettre, peut-être allait-il venir me voir pour ma bar-mitsva et j'épargnerais – pour quelque temps du moins – la santé mentale de ma mère.

A la pause du déjeuner, que nous nommions si joliment «l'heure du lunch», je sortis avec mon copain Jean-Paul pour acheter des frites dans un petit resto fast-food un peu crado. Jean-Paul était l'un des rares Haïtiens que je connaissais qui avait des dents jaunes; nous avions tout de suite sympathisé, même si nous n'avions pas grand-chose en commun, sinon une libido très forte qui nous obnubilait. Je le voyais rarement, enfin j'essayais plutôt de l'éviter, il était particulièrement collant et ses conversations plutôt nombrilistes. Je savais même qu'il avait une tache de naissance, soit un morceau de peau sans pigmentation au bas de la cuisse; il se considérait ainsi un peu blanc. En marchant dans la neige, je sentais l'eau pénétrer dans mes chaussures. Jean-Paul, pour sa part, avait de bonnes bottes. Il adorait marcher dans les flaques de neige fondue par le salage. J'essayais de le suivre pour ne pas paraître efféminé, je sautillais avec une relative dextérité, à côté d'un Noir, ça me donnait un petit quelque chose de rythmé – disons que je préférais m'imaginer ainsi. Au King de la patate, il y avait une bonne queue assez désordonnée, puisque le restaurant était de loin plus populaire que la cafétéria de l'école. C'était l'une des raisons pour lesquelles Jean-Paul m'attendait: à deux, nous nous faisons plus difficilement dépasser, et l'attente semblait moins longue, aussi. La bouffe était vraiment infecte, mais quand même plus appétissante que le menu de la cafétéria. Elle nous donnait quelques flatulen-

ces et des ballonnements, mais rarement la diarrhée, c'était déjà ça. De plus, comme l'endroit empestait la friture, nous sentions moins l'odeur des toilettes bouchées. Les propriétaires, deux vieux frères italiens qui semblaient avoir le goût du travail, n'arrêtaient pas de courir entre la friteuse, le réfrigérateur, le gril et la caisse. Ils suaient à grosses gouttes et n'hésitaient pas à s'essuyer sur les rares coins encore blancs de leur chemise. Parfois, une petite goutte de sueur tombait dans la friteuse, on pouvait entendre le grésillement dans l'huile bouillante. Des restants de hot-dogs mâchouillés, des emballages de frites imbibés de ketchup et des serviettes en papier souillées étaient éparpillés sur le comptoir et sur le plancher. Seule l'affiche de Guy Lafleur, un hockeyeur célèbre, conférait à l'établissement une certaine respectabilité. Les frites coûtaient à peine un demi-dollar, ketchup et vinaigre blanc inclus, le hot-dog soixante-quinze cents et le hamburger quatre-vingt-dix cents. Je me contentai d'une grande frite et d'un coca. Jean-Paul commanda une grande frite, un hot-dog et un coca. Nous mangeâmes debout dans le resto bondé d'élèves, parmi lesquels on distinguait quelques vieux mal rasés et abîmés par une surcharge pondérale manifeste. Il y avait aussi une très vieille femme qui parlait toute seule. L'ambiance nous fit manger assez rapidement.

J'avais pensé me livrer à Jean-Paul au sujet de mon père, mais il décida de me parler d'une fille qui le troublait. Une jolie Québécoise solitaire et agressive. Selon Jean-Paul, elle vivait seule avec sa mère et un petit frère, un classique au Québec. Rares sont les Québécoises – et peut-être les Occidentales en général – qui ne préfèrent pas mettre un terme à leur mariage plutôt que de s'ennuyer au lit. Dans son cas, toutefois, c'était le père qui était parti, parce qu'il avait trouvé dans le sac à main de sa femme des factures de

cosmétiques dépassant de loin son salaire mensuel. Il était donc parti pour les États-Unis, se sentant incapable de rembourser la dette. En plus, sa femme commençait à faire de l'arthrite rhumatoïde, ses doigts se déformaient, c'est toujours une horreur pour un homme sensible. Aux dernières nouvelles, il n'était jamais revenu au pays.

Jean-Paul semblait amoureux, puisqu'il faisait une fixation sur les seins de la fille; il me parlait aussi de sa petite langue un peu râpeuse, il en vibrait presque. C'était pratique, car je pouvais me plonger dans mes pensées et réfléchir à la rédaction de ma lettre. J'allais écrire ou du moins commencer ma lettre pendant le cours de français de l'après-midi. Jean-Paul me proposa de retourner à l'école pour me montrer l'objet de sa convoitise, il ressentait apparemment le besoin de partager son émotion. Il fallait que je sois discret et que j'évite d'avoir un regard insistant. Une fois à l'école, il se mit soudain à loucher et à remuer la tête pour me faire comprendre qu'elle était à portée de vue. Il gigotait presque, on aurait dit qu'il avait de petites convulsions. Je regardai donc dans la direction que Jean-Paul désignait et il me donna un indice pour que je la repère: elle avait un chandail à col roulé blanc qui faisait ressortir des seins proéminents avec des mamelons pointus, et un jeans délavé tellement moulant qu'on pouvait discerner la raie entre ses fesses. Finalement, son corps était trop sublime pour que Jean-Paul soit réellement amoureux, moi-même je sentais mon pantalon se serrer sous le volume de ma bite qui s'épaississait, il fallait que je la replace de toute urgence, elle s'était coincée dans un mauvais angle. Je me demandais si avec un derrière pareil et une poitrine aussi appétissante elle ne perdait pas son temps à l'école; son avenir était visiblement assuré. A mes côtés, Jean-Paul insistait pour avoir mon opinion; je me contentai de lui dire

qu'il devrait peut-être l'inviter au King de la patate, histoire de tâter le terrain.

A midi cinquante, les cours reprenaient. J'avais encore en tête l'image des magnifiques pastèques branlantes de la Québécoise. J'avais eu le temps de replacer ma bitte correctement dans mon slip, je pouvais marcher sans ressembler à un crabe. Je devais me rendre à mon cours de français et, par la même occasion, faire la comparaison en classe des seins de Jocelyne et de Manon. Elles feraient sûrement des études universitaires, peut-être même jusqu'au doctorat: leurs seins étaient beaucoup moins attirants, un peu flasques, ils ressemblaient à deux petites mottes de beurre en train de fondre. Pour la plupart de mes cours, je m'asseyais dans l'avant-dernière rangée pour passer inaperçu, et le cours de français ne faisait pas exception. J'avais un prof de français d'une extrême incompetence, sans doute à cause de ses problèmes digestifs, qui le rendaient extrêmement impatient et colérique. Il avait une tête à écouter du AC/DC avec un cocktail de drogues bon marché, mais comme ce n'était pas de sa génération, il devait certainement se limiter à battre sa femme et ses enfants. Il avait passé sa jeunesse à rêver d'une carrière de comédien, il s'en était même un peu approché: jeune, il avait trouvé un boulot de balayeur dans un théâtre. Par pragmatisme, il avait fait des études pour enseigner. Il préparait des pièces de théâtre pour l'école, assez mauvaises somme toute, mais comme la directrice avait un peu peur de lui, elle le laissait faire. Heureusement pour moi, je n'avais aucune aptitude pour le théâtre. En fait, je n'avais pas d'aptitude pour grand-chose; c'est souvent très utile dans la vie. Pendant le cours, je fuyais son regard et je mettais bien en évidence sur mon pupitre mon livre d'exercices, mon dictionnaire et mon Bescherelle. Pendant les dix premières minutes du cours, il se limitait à répondre aux exigences du

programme scolaire. Il nous enseignait quelques règles de grammaire et appelait un élève peu doué au tableau pour bien l'humilier et justifier de nous donner un tas de devoirs inutiles. Puis, il faisait une petite crise, il hurlait comme un malade, il n'aimait pas son collègue de la classe d'à côté. Il passait ensuite le reste du temps à prononcer de longs discours sur quelques auteurs de littérature classique et à lire d'interminables passages en changeant d'intonation pour différencier les personnages (il ne fallait surtout pas rire lorsqu'il imitait la voix d'une fille qui cédait au charme d'un prétendant attardé; sinon, il nous donnait encore plus de devoirs). Sans doute s'imaginait-il qu'en nous assommant de ces lectures, il susciterait chez certains élèves un goût pour la littérature ou pour le théâtre. La grande majorité de la classe ne comprenait rien aux textes qu'il choisissait, ou bien s'en moquait carrément; on se perdait rapidement dans le flot des mots, mais cela ne se remarquait pas, le truc était simplement de ne pas s'endormir. Il s'asseyait sur le bord de son bureau et se mettait à lire en se caressant le menton pour ne pas mettre machinalement sa main entre ses cuisses, il avait ce curieux tic. Parfois, il devenait enragé et il nous fallait plusieurs secondes avant de deviner si ça faisait partie de l'histoire ou s'il s'agissait d'une soudaine colère contre un élève distrait.

C'était le moment idéal pour commencer ma lettre, mais je ne savais pas trop quoi écrire. Je ne savais même pas si je devais commencer par « Cher père » ou « Cher papa ». Après réflexion, j'optai pour le second :

*Cher papa,*

*Je t'écris pour t'informer que j'ai obtenu ton adresse et que même si plusieurs années se sont écoulées, je ne t'ai pas oublié. J'espère que tu vas bien. J'aimerais tellement savoir ce que*

*tu es devenu. Tu travailles? Tu t'es remarié? Tu es finalement riche? Tu as de nouveaux enfants? Bref, j'espère que tu n'es pas mort. Comme tu dois le savoir, je vais faire ma bar-mitsva dans quelques mois et j'aimerais beaucoup que nous nous revoyions à cette occasion. Je souhaite que tu puisses te libérer! Je t'enverrai bientôt le carton d'invitation. Je suis pour l'instant à l'école, mais je doute de faire de grandes études. Si tu pouvais en tenir compte pour la succession, j'aurai sûrement besoin d'argent plus tard dans la vie.*

Ton fils, Samuel.

En me relisant, je me trouvai un peu avare de détails et un peu froid, mais je savais que plus j'écrirais, plus je passerais du temps à me corriger. D'ailleurs, je trouvais ma vie relativement morne, inutile et faite de petites choses insignifiantes. J'avais pratiquement utilisé tout le temps alloué à mon cours de français pour écrire ces quelques lignes et corriger mes fautes d'orthographe, sans pour autant faire douter mon prof de mon attention. Il ne restait plus que cinq minutes avant la fin du cours. Les autres élèves, à l'exception de deux ou trois lèche-cul, avaient passé leur temps à ne rien retenir, je ne serais donc pas le seul à ne pas faire de grandes études. La cloche stridente retentit enfin et le bruit sourd des cahiers et des livres qu'on rangeait étouffa les derniers mots du prof. Il ne me restait plus qu'à subir le cours d'anglais avant d'envoyer ma lettre. C'était un cours assez fluide, le temps passait très vite en général. Notre prof d'anglais manquait d'autorité, il était délicat, mais trop conformiste pour s'habiller en fille. Certains élèves lui adressaient des remarques vexantes ou lui infligeaient des imitations caricaturales. Il s'en moquait éperdument, il venait de toucher un gros héritage.

Il y avait un bureau de poste à quelques centaines de

mètres de chez moi, sur la rue Décarie, au coin de la rue Snowdon. Je m'y rendis rapidement. Il faisait tellement froid dehors qu'il valait mieux ne pas traîner. En faisant la queue, je vérifiai plusieurs fois l'exactitude de l'adresse. Soudain, je pensai qu'il avait peut-être déménagé, mais le doute ne pouvait plus me faire reculer. Après une brève attente, ce fut mon tour de passer au guichet. Je demandai un timbre pour la France, que j'obtins instantanément. C'est fou comme les services publics sont efficaces cinq minutes avant la fermeture! Je n'avais même pas eu le temps de demander si un timbre pour la France était au même tarif s'il s'agissait de Paris ou des îles de Saint-Pierre et Miquelon. Le mystère restait entier. De toute manière, cela n'avait pas une grande importance: qui donc correspond avec des marins français insulaires? De retour à la maison, j'eus une soudaine envie de me confier, par réflexe, mais je savais que si je dévoilais le moindre détail de ma démarche, la soirée se terminerait en psychodrame.